Vol. 5, N°19, pp. 702– 718, Septembre 2026
Copy©right 2024 / licensed under CC BY 4.0
Author(s) retain the copyright of this article
ISSN : 1987-1465
DOI : https://www.doi.org/10.62197/ZQMU6086
Indexation : Copernicus, CrossRef, Mir@bel, Sudoc, ASCI, Zenodo
Email : RevueKurukanFuga2021@gmail.com
Site : https://revue-kurukanfuga.net

La Revue Africaine des Lettres, des Sciences Humaines et Sociales ***KURUKAN FUGA***

L'ÉCRITURE BANDAMIENNE : ENTRE ORGANISATION FONCTIONNELLE ET PORTÉE PRAGMATIQUE

****

KOUADIO Merlus Padoué

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

kouadiomerluspadoue10@gmail.com

****

Résumé : Si le sens romanesque procède en partie de l'organisation de la langue, l'écriture de Maurice Bandaman invite à considérer le français comme un lieu d'agencement formel. Dans *L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, la phrase se donne rarement comme simple véhicule du récit. Elle constitue un espace de jeu, de tension, de reprise et de déplacement à partir duquel se construit une parole fortement située. Le recours à la grammaire fonctionnelle permet d'observer les formes par lesquelles l'énoncé s'écarte de l'ordre attendu pour mieux imposer sa dynamique propre. La pragmatique linguistique, pour sa part, éclaire les effets produits par ces choix : ironie, dénonciation, raillerie du pouvoir, valorisation d'une parole populaire. L'usage bandamien du français révèle ainsi une écriture où l'organisation fonctionnelle soutient une visée discursive, sociale, culturelle.
Mots-clés : Écriture bandamienne, organisation fonctionnelle, pragmatique linguistique, valeurs illocutoires, français ivoirien.

****

Abstract: If novelistic meaning partly arises from the organization of language, Maurice Bandaman's writing invites us to consider French as a space of formal arrangement. In *L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, the sentence rarely appears as a mere vehicle of narration. It is a space of play, tension, repetition, displacement, from which a strongly situated voice emerges. Functional grammar makes it possible to observe the forms through which the utterance moves away from the expected order in order to impose its own dynamic. Linguistic pragmatics, in turn, sheds light on the effects produced by these choices: irony, denunciation, mockery of power, valorization of popular speech. Bandaman's use of French thus reveals a writing in which functional organization supports a discursive, social, cultural aim.
Keywords: Bandamanian writing, functional organization, linguistic pragmatics, illocutionary values, Ivorian French.

****

INTRODUCTION

Toute écriture engage une manière singulière d'ordonner la langue. Chez Maurice Bandaman, cet ordonnancement se caractérise par une écriture où le français se laisse traverser par les rythmes de l'oralité, les usages populaires et les réalités socioculturelles ivoiriennes. La phrase y avance par détours, reprises, déplacements et effets d'insistance, donnant au récit une tonalité à la fois vive et expressive. Dans *L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, ces procédés contribuent ainsi à faire du français non seulement un moyen de narration, mais aussi un espace où se donnent à entendre des voix, des représentations et des tensions sociales. Une telle singularité tient notamment à la manière dont les unités de l'énoncé sont organisées. Aux constructions syntaxiques attendues se mêlent des formes marquées par l'oralité, des reprises lexicales et des procédés d'actualisation qui modifient le rythme et la portée du discours.

Dès lors, l'organisation de la phrase participe à la construction du sens et oriente la relation entre le texte et son destinataire. La forme devient ainsi porteuse d'une intention discursive, qu'il s'agisse de dénoncer, de railler ou d'interpeller. C'est à partir de cette articulation entre organisation de la langue et action du discours que se pose la présente étude. Il convient alors de se demander : comment l'organisation fonctionnelle du français dans l'écriture de Maurice Bandaman porte-t-elle une dynamique pragmatique dans le discours romanesque ? La question conduit à mettre en relation la grammaire fonctionnelle, attentive à la distribution et à la mise en relief des constituants, et la pragmatique linguistique, qui permet d'interroger les effets produits par ces choix dans la situation discursive.

L'analyse porte sur douze occurrences extraites de *L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*. Leur étude associe une description morphosyntaxique et fonctionnelle à une lecture énonciative, pragmatique, stylistique et intertextuelle. Il s'agit ainsi de dépasser le simple relevé des particularités formelles pour montrer comment leur agencement participe à la dynamique du discours romanesque. L'hypothèse qui guide cette réflexion est que les choix de construction, de reprise et d'actualisation constituent de véritables ressources discursives. L'étude s'organisera en deux temps. Le premier examinera l'organisation fonctionnelle du français dans l'écriture bandamienne, à travers l'ordre syntaxique, les reprises lexicales et l'actualisation endogène. Le second s'intéressera à la portée pragmatique de ces formes, en mettant en évidence leurs valeurs dénonciative, ironique et interpellative.

1. L'organisation fonctionnelle du français dans l'écriture bandamienne

Dans l'écriture de Bandaman, le français se donne comme un espace d'organisation où la forme engage déjà l'interprétation. Benveniste ouvrait cette voie lorsqu'il distinguait « les conditions d'emploi des formes, des conditions d'emploi de la langue et invite à une autre manière de les décrire et de les interpréter » (Benveniste, 1970, p. 12). Appliquée à *L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, la remarque éclaire la liberté avec laquelle Bandaman dispose les unités de la phrase. L'ordre syntaxique, ici, porte une intention. Les reprises donnent du poids à la parole. Les tours endogènes installent le discours dans une mémoire ivoirienne. Dans la même perspective, Barbosa montre que « thématise[r] un rhème » ou « rhématise[r] le thème » modifie les « effets de sens » (Barbosa, 2009, p. 76). Ainsi considéré, l'organisation fonctionnelle du français chez Bandaman relève d'un agencement où la syntaxe devient valeur, rythme et prise de position.

1.1. L'ordre syntaxique : opérateur de saillance

Pour ce qui est de l'ordre syntaxique, il est important d'affirmer que la place des mots engage une manière de conduire le regard du lecteur. Dans la phrase française, l'ordre des constituants participe à la circulation de l'information. Anita Carlotti le rappelle avec justesse lorsqu'elle écrit que « l'ordre des termes […] joue un rôle prépondérant dans la mise en relief de l'information » (Carlotti, 2011, p. 25). Chez Bandaman, cette mise en relief passe par une syntaxe mobile. La phrase dispose ses éléments selon une logique expressive qui donne au référent, au corps ou à la voix une présence plus vive. C'est le cas de cet exemple :

(1) Dieu, Nanan Gnamien Kpli, Gnansoa, Zeu, Lago, comme nous l'appelons dans les langues de chez nous. (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, 2016, p. 11)

Ici, le terme « Dieu » occupe la position initiale. Une telle position lui donne le statut de support thématique. Placé avant les autres désignations, il sert de point d'ancrage au déroulement nominal qui suit. Autour de ce nom-tête se déploie une série d'appositions : « Nanan Gnamien Kpli », « Gnansoa », « Zeu », « Lago ». Ces unités nominales entretiennent avec le premier terme un rapport de co-référence. Elles désignent le même référent sacré, tout en le faisant passer par plusieurs systèmes de nomination. L'énoncé repose ainsi sur une chaîne appositive.

Le procédé relève d'une amplification nominale. Chaque terme ajoute une épaisseur culturelle au nom français placé en ouverture.

L'absence de conjonction entre les éléments donne à la séquence une allure asyndétique. Les noms se succèdent par juxtaposition. Ce mode d'enchaînement accélère la nomination et crée une densité dans la phrase. Le sacré se trouve nommé plusieurs fois, selon plusieurs langues, dans un même mouvement syntaxique. À cette organisation s'ajoute la proposition comparative « comme nous l'appelons dans les langues de chez nous ». Le pronom « nous » inscrit l'énonciation dans une communauté de parole. Le groupe prépositionnel « dans les langues de chez nous » localise l'acte de nomination. Quant au pronom complément « l'», il reprend anaphoriquement le référent initial. La phrase fait donc retour vers « Dieu » tout en élargissant son champ de désignation. L'ordre choisi donne au mot français une place d'appel. Les appellations ivoiriennes viennent ensuite le prolonger. Par ce dispositif, Bandaman introduit une mémoire linguistique locale au cœur de la phrase française. La saillance du sacré tient alors à la position initiale du nom-tête, à la série appositive, à la force collective du « nous ».

S'ensuit une deuxième occurrence qui procède selon un autre mouvement.

(2) Sur le lit, aussi long qu'un tronc d'arbre, les yeux grands ouverts, le corps noyé sous une épaisse forêt de poils, un garçon était étendu. (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, 2016, p. 22.)

L'énoncé s'ouvre sur le groupe prépositionnel « Sur le lit ». Ce complément locatif, placé en tête, installe le cadre de perception avant l'apparition du sujet grammatical. Viennent ensuite trois segments détachés. « Aussi long qu'un tronc d'arbre » fonctionne comme groupe adjectival à valeur descriptive. « Les yeux grands ouverts » forme une construction détachée à base nominale. « Le corps noyé sous une épaisse forêt de poils » associe un groupe nominal et un participe passé chargés d'une expansion métaphorique. Ces constituants préposés retardent l'arrivée du sujet « un garçon ». Le lecteur traverse d'abord le lieu, puis la longueur du corps, puis les yeux, puis la pilosité. L'identification nominale vient après cette montée descriptive. Le prédicat « était étendu » clôt la phrase en rattachant l'ensemble à une posture.

Ainsi se construit une progression remarquable : cadre spatial, indices corporels, sujet, noyau verbal. L'ordre attendu du français se trouve infléchi au profit d'une perception graduelle. Dans cette phrase, la saillance naît de la suspension. Bandaman place les expansions

avant le syntagme nominal sujet. Le personnage apparaît d'abord par fragments. Le lit fournit le décor. La comparaison au « tronc d'arbre » grossit le corps. Les yeux ouverts fixent l'étrangeté. L'image de la « forêt de poils » donne à la description une force presque animale. Arrive alors « un garçon », désignation minimale qui contraste avec l'ampleur de la préparation syntaxique.

L'ordre syntaxique devient ici un opérateur de visualisation. Il règle le moment où l'être décrit devient identifiable. En plaçant le sujet après les groupes détachés, Bandaman transforme la phrase en scène d'apparition. Kanégnon surgit dans la langue par accumulation de traits avant de recevoir son nom générique. La grammaire participe ainsi à la construction du regard. Elle organise la venue du personnage dans le discours et donne à la description une intensité que l'ordre direct aurait affaiblie. À cette organisation de la phrase s'ajoute un autre mode de structuration du discours : la reprise lexicale, dont la récurrence donne à l'énoncé une force d'insistance particulière.

1.2. **Les reprises lexicales comme modalités d'intensification**

La répétition lexicale occupe une place décisive dans l'organisation de l'énoncé. Elle porte sur le retour d'une même unité, mais ce retour travaille la syntaxe, la valeur du procès, le rythme de la phrase. Magri-Mourgues et Alain Rabatel rappellent que la répétition peut être saisie comme reprise explicite d'un segment linguistique et comme « forme-sens » (Magri-Mourgues et Rabatel, 2015, p. 13) dans la mesure où elle associe le matériau verbal à un effet discursif. Leur article montre aussi que la répétition engage le fonctionnement syntaxique, sémantique, pragmatique des formes (Magri-Mourgues et Rabatel, 2015, p. 1-13). Dans l'écriture bandamienne, la reprise agit comme un procédé d'intensification. Le même mot revient, puis la phrase gagne en force.

(3) Voici un vrai, vrai garçon ! Un garçon pile, pile ! (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, 2016, p. 29)

Dans cet énoncé, se construisent deux unités exclamatives. Le premier segment s'ouvre par le présentatif « voici ». Cette forme déictique installe le référent dans l'espace du discours. Elle montre, elle désigne, elle fait venir le personnage au premier plan. À sa suite apparaît le groupe nominal « un vrai, vrai garçon ». Le substantif « garçon » en constitue le noyau. L'adjectif « vrai », placé avant ce noyau, fonctionne comme une expansion caractérisante. Par sa reprise

immédiate, il arrête de qualifier de manière ordinaire, puis renforce la valeur du nom qu'il précède. Cette réduplication adjectivale relève de l'épizeuxe. Le même terme revient sans distance syntaxique. Ainsi resserré, le caractérisant agit comme marque d'intensité. « Vrai, vrai », sans modifier la catégorie grammaticale du nom de la catégorie grammaticale du nom, il modifie la force de l'évaluation. Le garçon est présenté comme modèle accompli de la masculinité attendue. La phrase, en décrivant un être, valide une figure. Le point d'exclamation donne à cette validation une portée vocale. S'entend alors une parole proche de l'acclamation publique.

Le second segment reprend le noyau nominal : « Un garçon pile, pile ! ». La reprise nominale maintient le même référent au centre de l'énoncé. Le lexème « garçon » revient avec une nouvelle expansion intensive, « pile, pile ». L'adverbe « pile » marque l'exactitude, la conformité, la justesse. Sa réduplication fait entendre une confirmation. Bandaman construit ainsi une double intensification qui commence par l'adjectif répété puis se termine par l'adverbe redoublé. Le syntagme nominal devient le lieu d'une légitimation collective. Par le rythme bref des unités, par le retour du même, par l'exclamation, la phrase prend l'allure d'un slogan oral. La reprise lexicale donne à la parole une énergie performative. Elle proclame l'authenticité, la virilité, l'adhésion du groupe.

La deuxième occurrence, elle, déplace l'intensification au niveau du verbe :

(4) […] la lame blanche et brillante du couteau avançait, avançait, avançait… (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, 2016, p. 87)

Le sujet grammatical se présente comme un syntagme nominal développé, avec son noyau « lame ». Les deux adjectifs coordonnés, « blanche » et « brillante », remplissent une fonction d'expansion qualificative. Puis, le complément déterminatif « du couteau » rattache la lame à l'objet menaçant. Avant même le verbe, le groupe sujet prépare une image aiguë, en ce sens que la blancheur et l'éclat donnent au danger une présence visuelle. Le prédicat verbal repose sur « avançait ». La forme à l'imparfait donne au procès une valeur durative car le mouvement se déroule sous les yeux du lecteur. Par la triple reprise du verbe, Bandaman étire cette durée. Le procès avance dans l'énoncé comme la lame avance dans la scène. La répétition verbale prend alors une valeur iconique. Elle reproduit le mouvement progressif qu'elle exprime. Si chaque « avançait » ajoute une pulsation, alors chaque virgule marque une pause brève. Et les points de suspension prolongent la menace au-delà de la dernière occurrence. On se rend

compte que la réduplication touche ici le centre prédicatif. Dans la première occurrence, l'intensité reposait sur les expansions du nom. Dans la seconde, elle s'attache au procès lui-même, puisque le verbe répété ralentit la narration et la perception devient angoissante. Le lecteur suit le danger dans la chaîne verbale. Ainsi perçue, la reprise lexicale transforme le mouvement en tension dramatique. Elle constitue ainsi un mode de construction du temps, du regard et de la peur. Comment, dès lors, le français bandamien prolonge-t-il l'intensité née des reprises lexicales en accueillant, dans sa propre organisation, les marques endogènes d'une parole ivoirienne située ?

1.3. Actualisation endogène du français comme inscription d'une parole ivoirienne spécifique

Il convient de noter que l'écriture bandamienne fait apparaître un français dont l'organisation accueille des formes directement issues des pratiques langagières ivoiriennes. Les unités endogènes ne restent pas extérieures au système phrastique. Par contre, elles s'y distribuent selon des positions fonctionnelles précises et participent à la construction du sens. Ce faisant, l'actualisation du français s'observe ainsi dans la manière dont le matériau local s'insère dans la syntaxe tout en conservant sa valeur culturelle. C'est le cas de :

(5) Hé ! Moi, Akèdèwa, mourir comme ça, dans le **dibi-dibi là**, sans avoir fini de profiter de la vie. (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, p. 233)

Avec cette occurrence, l'organisation syntaxique conduit progressivement vers le syntagme prépositionnel « dans le dibi-dibi là », véritable foyer de l'énoncé. Le noyau lexical « dibi-dibi », emprunté au malinké, s'intègre au fonctionnement du syntagme nominal français. L'article défini « le » actualise l'emprunt comme n'importe quel substantif du lexique français. Ce xénisme entre ainsi dans le paradigme nominal sans qu'aucun procédé de traduction ou de commentaire ne vienne interrompre sa circulation. Cette intégration morphosyntaxique traduit une appropriation complète de l'unité par le discours romanesque.

Plus encore, la particule postposée « là » mérite une attention particulière. Dans cette position finale, elle ne fonctionne plus comme simple déterminant démonstratif. Son emploi relève d'un marqueur discursif postnominal propre au français ivoirien. Placée après le syntagme nominal, elle resserre la référence, renforce la connivence énonciative puis inscrit le référent dans un univers partagé entre les interlocuteurs. La valeur de « dibi-dibi là » ne procède

donc pas uniquement du xénisme. Elle résulte de la combinaison entre un substantif endogène et une particule discursive qui reconfigure le mode de référenciation du français. Le syntagme nominal devient ainsi le lieu où se rencontrent deux traditions linguistiques sans rupture de fonctionnement. La phrase demeure française dans son organisation tout en laissant apparaître une manière ivoirienne d'habiter la langue.

La seconde occurrence concentre encore plus fortement ce travail d'endogénéisation à travers cet énoncé qui s'ouvre sur une unité phrastique autonome :

(6) **Ya fohi** ! Vous avez coupé l'eau et le courant, **pio** ! (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, p. 166)

Ici, « Ya fohi » fonctionne comme un prédicat complet dont la valeur propositionnelle équivaut à « il n'y a rien ». Notre attention réside surtout dans l'effacement du sujet impersonnel attendu par la syntaxe canonique du français. L'information se trouve entièrement concentrée dans le noyau prédicatif. La prédication se réalise alors sans support sujet exprimé. Ce fonctionnement reproduit une structuration largement attestée dans les langues de contact de Côte d'Ivoire où le contenu prédicatif conserve son autonomie sans recourir au sujet explétif du français standard.

L'intérêt grammatical de « Ya fohi » tient également à sa lexicalisation. L'association de « ya » avec « fohi » produit une unité figée dont le sens ne résulte plus de la simple addition de ses constituants. L'ensemble fonctionne comme une seule forme prédicative. Le lecteur ne traite plus deux unités indépendantes mais une expression lexicalisée immédiatement disponible dans la mémoire linguistique ivoirienne. L'actualisation endogène touche ici la structure même de la prédication. Elle montre qu'un schéma énonciatif local peut être accueilli dans le français romanesque sans perdre sa cohérence syntaxique. La particule finale « pio » confirme cette orientation. Placée hors du syntagme verbal, elle n'exerce aucune fonction actancielle. Sa contribution relève du plan énonciatif. Elle intensifie le reproche, marque l'implication affective du locuteur puis donne à l'interaction une coloration immédiatement reconnaissable dans les usages ivoiriens. À travers « dibi-dibi là » comme « Ya fohi », Bandaman ne juxtapose donc pas des mots africains à une phrase française. Il réorganise le fonctionnement interne de l'énoncé. Les unités endogènes occupent des positions syntaxiques stables, s'intègrent aux syntagmes, redéfinissent les mécanismes de la référence ou de la prédication. L'écriture bandamienne fait ainsi apparaître un français travaillé de l'intérieur par

les pratiques linguistiques ivoiriennes. La langue romanesque devient le lieu d'une organisation grammaticale où l'endogène constitue moins un ajout lexical qu'un principe de fonctionnement.

Au vu de ces analyses, il faut préciser que l'écriture bandamienne ne se laisse pas épuiser par l'examen de ses agencements formels, tant la configuration des énoncés ouvre sur des effets qui débordent leur seule architecture linguistique. À la matérialité des formes succède alors leur mise en action dans le discours, d'où la portée pragmatique de ces formes d'écritures.

2. La portée pragmatique des formes d'écriture bandamienne

Chez Bandaman, la forme linguistique excède sa seule configuration grammaticale : elle porte une parole engagée et vise un effet sur le lecteur. Austin rappelle que nous faisons souvent quelque chose en disant quelque chose, et distingue l'acte accompli en disant de l'effet produit par le fait de dire (Austin, 1970, p. 101). C'est précisément ce que révèle l'analyse pragmatique du texte romanesque, c'est-à-dire une écriture qui dénonce, ironise et interpelle.

2.1. La valeur dénonciative de l'énoncé

La valeur dénonciative d'un énoncé se construit à travers l'articulation entre la forme grammaticale, la position du locuteur et les effets produits sur le destinataire. Dans une perspective pragmatique, la phrase agit sur la situation discursive. L'injonction constitue à cet égard une forme particulièrement efficace de parole agissante. Elle correspond à une modalité énonciative par laquelle « le locuteur exprime sa volonté d'obtenir du destinataire un certain comportement » (Bréüs, 2002, p. 51). La violence discursive peut ainsi être étudiée comme une pratique de soumission construite par la parole. Dantan et López Muñoz la définissent comme « une mise en scène discursive qui soumet un individu ou une collectivité sans son consentement » (Dantan et López Muñoz, 2024, p. 3).

Pour ce qui est de cette occurrence, prenons le cas de :

(7) Il faut **tuer** le proche de l'ennemi pour **isoler** le vrai ennemi et le **couper** des autres membres de sa famille. (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, p. 72)

D'emblée, le tour impersonnel « il faut » installe une modalité déontique dont le pronom explétif gomme toute source assignable, de sorte que l'ordre circule comme une évidence. Les infinitifs « tuer », « isoler » et « couper » déroulent ensuite un programme d'action que la subordonnée de but introduite par « pour » organise en relation de moyen à fin. Par ailleurs,

les syntagmes nominaux portent une part de la charge pragmatique : l'épithète antéposée de « le vrai ennemi » déclenche un présupposé existentiel, celui d'un faux ennemi que l'on sacrifie, tandis que « les autres membres de sa famille » transforme un réseau de parenté en surface d'attaque.

Au plan illocutoire, l'énoncé relève des directifs au sens de Searle et prend la valeur d'un conseil adressé au pouvoir en place. Le roman ajoute cependant un second étage énonciatif : le conseil rapporté devient un énoncé exhibé, et la voix du stratège fait entendre, selon la distinction de Ducrot, un énonciateur que le locuteur ultime tient à distance. L'acte de dénonciation naît de cet écart et s'accomplit de manière indirecte, par force illocutoire dérivée. Enfin, la neutralité du registre, proche d'une note administrative, rencontre le contenu criminel du verbe « tuer » et suscite une implicature conversationnelle au sens de Grice dans la mesure où le lecteur infère que l'énoncé est présenté pour être condamné. L'effet perlocutoire de sidération éthique en résulte, et le cynisme d'État se trouve démasqué par l'exposition de sa propre langue.

Voyons à présent l'exemple :

(8) Les coups **pleuvaient**, nous éprouvions une joie viscérale à battre le camarade rebelle, devenu assaillant sur le campus. (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, p. 111)

Ici, l'imparfait donne à la scène une durée et une allure itérative. Le syntagme nominal sujet « les coups » s'associe au verbe météorologique « pleuvoir » employé métaphoriquement, de sorte que la violence apparaît comme un phénomène naturel dont l'agent s'efface. Le pronom « nous » rétablit ensuite cet agent et prend en charge l'affect exprimé par « une joie viscérale ». Par ailleurs, la participiale apposée « devenu assaillant » reclasse le « camarade » en ennemi et fabrique ainsi la catégorie qui légitime le lynchage.

Notons que, le « nous » relève de la personne amplifiée de Benveniste, si bien que le narrateur s'inclut dans le groupe et que l'énoncé prend la valeur d'un aveu. Cet aveu combine un acte assertif, qui rapporte les faits, et un acte expressif, qui déclare la joie. Le narrateur devient dès lors le premier accusé de son propre récit. En outre, la séquence « devenu assaillant » fait résonner le discours justificatif du groupe, que le narrateur cite en le tenant à distance. L'effet perlocutoire en découle : le lecteur éprouve l'indignation et se désolidarise du « nous », ce qui confère à la dénonciation une efficacité particulière puisqu'elle vient de l'intérieur. À la suite de ce cheminement, s'ensuit la valeur ironique de l'énoncé dans l'écriture de Bandaman.

2.2. La valeur ironique de l'énoncé

L'ironie se comprend pleinement à partir de la situation d'énonciation et du dialogue entre plusieurs voix. Comme le souligne Jacques Bres, « l'ironie est un fait dialogique discursif » (Bres, 2010, p. 706) qui repose sur l'interaction de deux discours. Cette approche invite à examiner l'écart entre ce que l'énoncé semble dire et ce qu'il conduit le lecteur à comprendre. Le sens ironique naît alors du rapprochement entre la forme employée, le contexte et les attentes culturelles du lecteur. Maurice Bandaman le montre clairement dans cet exemple :

(9) Kakatika, notre père qui es dans les terres,

Que ton nom vienne supplanter le nom de Dieu,

Que ton règne vienne mettre fin au règne de Dieu… (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, p. 89)

Cette occurrence reprend la structure du « Notre Père », issu de la Bible. Le lecteur reconnaît la formule « notre père qui es… », le rythme des invocations et la répétition de « que ton… vienne ». Pourtant, le texte substitue « Kakatika » à Dieu et « dans les terres » à « aux cieux ». La prière conserve donc sa forme religieuse tout en changeant de destinataire et d'espace. Ce déplacement produit une parodie. L'expression « notre père » attribue à Kakatika une autorité spirituelle. Le complément « dans les terres » situe cependant cette figure dans le monde humain et politique. La transcendance divine descend ainsi dans l'espace du pouvoir. Kakatika devient une sorte de père sacré, présent au cœur du territoire terrestre.

La deuxième séquence renforce ce renversement : « Que ton nom vienne supplanter le nom de Dieu ». Le verbe « supplanter » exprime l'idée de remplacement et de domination. La prière ne demande plus seulement la reconnaissance d'un pouvoir. Elle souhaite la disparition du nom divin au profit du nom de Kakatika. La troisième séquence poursuit la même logique avec « ton règne » et « le règne de Dieu ». Le pouvoir politique prend alors la place de l'autorité religieuse.

Par ailleurs, l'ironie repose sur la coexistence de deux voix. La première correspond à la prière chrétienne que le lecteur identifie. La seconde transforme cette prière en hommage à un chef terrestre. Le texte fait donc entendre le discours religieux pour mieux révéler la prétention du pouvoir. La forme pieuse contraste avec le contenu sacrilège. De par ce décalage, le lecteur comprend que la prière constitue une critique déguisée.

L’acte ironique accompli par l’énoncé consiste ainsi à dénoncer la divinisation du pouvoir. Le texte montre un régime qui cherche à remplacer Dieu par son propre chef. Le lecteur perçoit l’excès de cette ambition grâce au détournement de la formule biblique. La prière devient alors un miroir satirique du culte politique. Prenons une autre forme d’écriture de Bandaman en ces mots :

(10) L’horreur est humaine !

L’horreur est humaine !

L’horreur est humaine ! (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, p. 91)

Une telle occurrence détourne la formule parémiologique « L’erreur est humaine ». La structure syntagmatique (SN+V{copule}+Adj{attribut}) demeurant rigoureusement identique, l'opération repose sur la commutation paradigmatique du SN sujet « l’erreur » par « l’horreur », favorisée par une paronomase. Le point d'exclamation et la triple répétition donnent à l'ensemble une scansion de slogan. Ce glissement d'une seule unité formelle fait basculer l'énoncé du registre doxique vers le tragique : l'adjectif attribut « humaine », associé au présent gnomique, ne qualifie plus une défaillance contingente, mais érige l'abjection en vérité générale sur l'humanité.

De plus, « L'erreur est humaine » sert d'ordinaire d'acte d'atténuation ou d'excuse, par lequel le locuteur s'abrite derrière la voix collective que l’on peut décrire, avec Anscombre, comme un « ON-locuteur » (Sperber et Wilson, 1978, p. 408). L'énoncé détourné mentionne cette maxime et la reprend de manière distanciée : le locuteur fait entendre la sagesse commune avant de l'infléchir. Il en découle une implicature aisée à formuler, car si l'horreur est humaine, elle appartient à la nature ordinaire et mérite l'indulgence accordée à l'erreur. L’énoncé pseudo-maxime généralise ainsi l'horreur en norme, et cette absurdité apparente désigne l’objet visé, une humanité politiquement dégradée.

La répétition renforce par ailleurs la force illocutoire de l'assertif en augmentant son degré d'intensité, et elle donne à l'énoncé l'allure d'un mot d'ordre scandé qui prolonge le registre liturgique de l'occurrence précédente. De ce fait, la bascule du banal vers le tragique produit un choc de reconnaissance. Le lecteur, qui complète mentalement le proverbe source, mesure l'écart avec la maxime attendue et perçoit la critique que condense cette formule frappante. L'ironie du texte de Maurice Bandaman repose ainsi sur un écho déformé dont la

reconnaissance par le lecteur achève l'acte critique. Une étude de cette envergure sans la valeur interpellative de la parole romanesque, serait lacunaire.

2.3. La valeur interpellative de la parole romanesque

L'interpellation met en place un face-à-face entre un locuteur et un allocutaire. Elle cherche à provoquer une réaction et modifie ainsi la relation entre les deux participants. Catherine Détrie la définit comme un acte qui « a pour but d'orienter l'agir de l'autre » (Détrie, 2010, p. 22) et qui peut instaurer un rapport conflictuel entre les coénonciateurs. Les deux occurrences suivantes seront donc envisagées comme des actes allocutifs qui façonnent un allocutaire à alerter, puis un allocutaire à réprimander :

(11) Regarde, tous les renseignements parlent de l'imminence d'une tempête qui va s'abattre sur tout le pays, qui va emporter et notre régime, et les opposants et la rébellion. » (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, p. 262)

L'impératif initial « regarde » ouvre l'énoncé par un appel à la deuxième personne du singulier. Le verbe de perception, désémantisé, fonctionne alors comme un marqueur discursif d'ouverture qui capte l'attention et installe l'échange. Cette amorce dialogique relève de la fonction phatique au sens de Jakobson, et sa visée de co-perception invite l'allocutaire à observer avec le locuteur une réalité présentée comme partagée. Le syntagme nominal sujet « tous les renseignements » met en scène des sources anonymes, si bien que le locuteur confie la garantie de son propos à des instances collectives. Le SN « l'imminence d'une tempête » convertit ensuite un événement politique en phénomène météorologique, dans une isotopie ; la double relative « qui va s'abattre… qui va emporter… » recourt au futur proche, dont la valeur prédictive s'appuie sur des indices donnés comme actuels. Enfin, la coordination en « et… et… et » aligne « notre régime », « les opposants » et « la rébellion » sous une même menace, et le possessif « notre » désigne vraisemblablement un **nous** inclusif qui rassemble l'interpellant et l'interpellé dans une même appartenance.

La valeur illocutoire de l'énoncé enchaîne plusieurs actes. L'impératif accomplit une sommation d'attention, c'est-à-dire un directif faible, puis l'assertion prophétique prend la valeur d'un avertissement au sens de Searle, soit un directif adossé à un contenu assertif. L'alerte confine ainsi à la mise en garde, puisque la menace annoncée touche le locuteur autant que l'allocutaire. Elle repose sur une présupposition d'existence du régime et de solidarité entre

les interlocuteurs, et elle vise un effet perlocutoire d'urgence qui doit pousser l'allocutaire à réagir. La parole romanesque ajoute alors une double destination : le personnage reçoit l'alerte et le lecteur, indirectement happé dans la scène, l'intercepte comme témoin de l'effondrement annoncé. Florea souligne d'ailleurs que l'allocutaire du roman peut jouer le rôle d'une projection du lecteur (Florea, 2010, p. 1). C'est aussi le cas de l'exemple suivant :

(12) Qui t'a dit de le tuer ? Tu ne l'as pas vu avec le Prési sur la photo ? Tu ne sais pas que c'est le pote du prési ? Voilà, à cause de toi, un enfoiré, un couillon RFI va parler de nous ! Voyou ! Ta mère con-pourri ! » (*L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, p. 76)

Une rafale de questions ouvre la séquence, et leurs formes servent des actes indirects. L'interrogative partielle « Qui t'a dit de le tuer ? » associe le pronom interrogatif sujet à une complétive infinitive introduite par « de », et elle réclame une source d'autorisation que le locuteur sait inexistante. Les deux interrogatives totales à polarité négative, « Tu ne l'as pas vu… ? » et « Tu ne sais pas que… ? », présupposent la réponse contraire et transforment la question en reproche. Le terme « Prési », repris par l'apocope « prési » dans le syntagme nominal « le pote du prési », constitue un déictique de proximité politique qui hisse le locuteur au rang de familier du pouvoir. Le marqueur « voilà » introduit ensuite la conclusion, et le syntagme prépositionnel « à cause de toi » désigne l'allocutaire comme responsable, tandis que le futur proche « va parler de nous » étend la menace médiatique au groupe entier. Les injures finales achèvent la séquence : « Voyou ! » fonctionne comme une apostrophe nominale et « Ta mère con-pourri ! » atteint l'allocutaire par sa famille.

La question « Qui t'a dit de le tuer ? » constitue un acte de langage indirect dont la force illocutoire de reproche l'emporte sur la valeur interrogative. Le tutoiement, employé à sens unique, marque un rapport de pouvoir au sens de Brown et Gilman, et la rafale de questions confisque le tour de parole de l'allocutaire. L'injure finale représente un acte menaçant pour la face selon Brown et Levinson, et elle convertit le reproche en intimidation. L'ensemble accomplit ainsi une accusation, une intimidation et un rappel brutal à l'ordre hiérarchique. Le reproche porte par ailleurs, sur la proximité de la victime avec le président et sur l'écho de RFI, d'où une implicature conversationnelle. L'on doit comprendre par là que la valeur d'une vie se mesure à la distance qui la sépare du pouvoir. Le lecteur, témoin de la scène, y perçoit la manifestation immédiate d'une domination verbale où l'interpellation sert à discipliner.

Ces deux occurrences montrent ainsi que la parole romanesque interpelle en même temps le personnage et le lecteur, et que cette double adresse porte la critique du pouvoir.

Conclusion

Au terme de ce parcours, l'écriture bandamienne se révèle être un lieu où la grammaire fonctionnelle et la pragmatique linguistique travaillent conjointement. L'étude a d'abord montré que l'ordre syntaxique, loin de suivre une disposition neutre, oriente le regard du lecteur et organise la venue du personnage dans le discours. Ensuite, la reprise lexicale est apparue comme un procédé d'intensification qui touche tour à tour le nom et le verbe et qui donne à la phrase une allure de proclamation ou de tension dramatique. Puis, l'actualisation endogène du français a révélé une langue romanesque travaillée de l'intérieur par les pratiques linguistiques ivoiriennes, si bien que le xénisme et la particule discursive s'intègrent pleinement au fonctionnement syntaxique de l'énoncé. Ainsi, l'organisation fonctionnelle du français chez Bandaman relève d'un agencement où chaque choix formel engage déjà une intention.

Cette organisation se prolonge dans la dimension pragmatique des formes analysées. En effet, la valeur dénonciative de l'énoncé a mis en lumière une parole qui expose la rationalité meurtrière du pouvoir et qui retourne contre le locuteur la violence qu'il rapporte ou qu'il avoue. La valeur ironique, quant à elle, a montré comment le texte détourne des formules reconnaissables, la prière chrétienne et le proverbe populaire, pour faire entendre deux voix dont l'écart produit la critique. Enfin, la valeur interpellative a révélé une parole romanesque qui façonne l'allocutaire autant qu'elle le somme, qu'il s'agisse d'alerter sur un péril collectif ou de rappeler brutalement un rapport de domination.

À l'issue de cette étude, il apparaît donc que l'écriture bandamienne noue la forme et l'action du discours en une même dynamique. La phrase, par son organisation, prépare déjà l'effet qu'elle produira sur le lecteur, et la pragmatique donne sens à des choix qui, sans elle, resteraient de simples faits de style. Le roman de Maurice Bandaman offre ainsi un terrain fécond pour observer comment le français romanesque, retravaillé par une syntaxe mobile, une répétition insistante et un ancrage ivoirien assumé, devient l'instrument d'une critique sociale et politique. Cette étude gagnerait à être prolongée par l'examen d'autres œuvres de l'auteur, ce qui permettrait de vérifier si ces procédés constituent une signature stable de son écriture ou si elle se redéploie selon les enjeux propres à chaque roman.

Merlus Padoué

Bibliographie

Austin, John. (1970). *Quand dire, c'est faire*, Paris : Seuil.

Bandaman, Maurice. (2016). *L'État Z'héros ou la guerre des Gaous*, Paris et Abidjan : Frat Mat Éditions et Michel Lafon.

Barbosa, Jorge Morais. (2009). ‘‘Qu'est-ce que la linguistique fonctionnelle ?’’, in *La linguistique*, vol. 45, n°1, pp. 73-83.

Benveniste, Émile. (1970). ‘‘L'appareil formel de l'énonciation’’, in *Langages*, n°17, pp. 12-18.

Bres, Jacques. (2010). ‘‘L'ironie, un cocktail dialogique ?’’, in *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF 2010)*, Paris : Institut de linguistique française, pp. 695-709.

Bréüs, Virginie. (2002). ‘‘Pragmatique et syntaxe de l'injonction. Les échanges oraux réglementaires des militaires français’’, in *L'Information grammaticale*, n°93, pp. 51-52.

Brown, Roger et Gilman, Albert. (1960). ‘‘The Pronouns of Power and Solidarity’’, dans Sebeok T. A. (éd.), *Style in Language*, Cambridge (Mass.) : MIT Press.

Brown, Penelope et Levinson, Stephen. (1987). *Politeness. Some Universals in Language Usage*, Cambridge : Cambridge University Press.

Carlotti, Anita. (2011). *Phrase, énoncé, texte, discours. De la linguistique universitaire à la grammaire scolaire*, Limoges : Lambert-Lucas.

Dantan, Emmanuelle et López Muñoz, Juan Manuel. (2024). « Quand le système discursif impose. Le principe de violence discursive », in *SHS Web of Conferences*, vol. 191.

Détrie, Catherine. (2010). « Quand l'interpellation interpelle les linguistes. L'activité interpellative, un "objet de recherche difficile à cerner" ? », in *Corela*, numéro thématique HS-8.

Ducrot, Oswald. (1984). *Le dire et le dit*, Paris : Minuit.

Florea, Ligia Stela. (2010). « Interpellation, dialogisme et mise en scène du discours narratif dans La chute d'A. Camus », in *Corela*, numéro thématique HS-8.

Grice, Herbert Paul. (1979). ‘‘Logique et conversation’’, in *Communications*, n°30, pp. 57-72.

Jakobson, Roman. (1963). *Essais de linguistique générale*, Paris : Minuit.

Merlus Padoué

Magri-Mourgues, Véronique et RABATEL, Alain. (2015). ‘‘Quand la répétition se fait figure’’, in *Semen*, n°38, p.13, pp. 7-13.

Searle, John R. (1972). *Les actes de langage*, Paris : Hermann.

Sperber, Dan et Wilson, Deirdre. (1978). ‘‘Les ironies comme mentions’’, in *Poétique*, n°36, pp. 399-412.

